



KAWAKAMI Hiromi

LES 10 AMOURS

DE NISHINO

Roman traduit du japonais par Elisabeth Suetsugu



Éditions
Philibbe Picquier

Extrait de la publication

KAWAKAMI Hiromi

LES DIX AMOURS
DE NISHINO

Roman traduit du japonais
par Elisabeth Suetsugu

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Les Années douces
Cette lumière qui vient de la mer
La Brocante Nakano
Manazuru
Le temps qui va, le temps qui vient

Titre original : *Nishino Yukihiko no koi to bôken*

© 2003, Kawakami Hiromi

© 2013, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-0891-2

La crème glacée

Minami était âgée de sept ans à l'époque.

C'était une enfant réservée. Elle passait son temps à faire des origamis de ses doigts graciles : un orgue, une belle-de-jour, une perruche, un petit plateau monté sur pieds... Elle confectionnait sans se lasser toutes sortes d'objets, qu'elle rangeait ensuite délicatement dans une boîte en carton tapissée de papier gaufré. J'étais très jeune quand je l'avais mise au monde.

Minami avait sept ans, moi, je n'avais pas encore atteint la trentaine, et il m'arrivait de la trouver insupportable à certains moments. Quand mon énervement s'était dissipé, j'éprouvais comme une démangeaison au cœur et je serrais avec force l'enfant dans mes bras. Ma jeunesse se heurtait à la fragilité de Minami que j'imaginai aussi vulnérable qu'un nourrisson, et peut-être était-ce cet amalgame subtil qui provoquait mon irritation. Quand je la serrais contre moi, elle se laissait faire sans un mot. Depuis son plus jeune âge, c'était une enfant qui avait l'habitude de rester silencieuse.

A cette époque, j'étais amoureuse.

L'amour, qu'est-ce que c'est au fond ? J'aimais quelqu'un qui avait au bas mot dix ans de plus que

moi, un homme qui s'appelait Nishino. Il m'avait tenue dans ses bras un nombre incalculable de fois.

La première fois qu'il m'a enlacée, je suis restée sans rien dire, comme Minami. J'ai gardé le silence, sans penser que les choses pouvaient devenir de l'amour ou de la tendresse, que sais-je. A chacune de nos rencontres, mon attirance pour Nishino s'intensifiait, mais lui restait toujours le même.

Qu'est-ce que l'amour ? On a le droit d'aimer, on n'a pas celui d'être aimé. J'étais tombée amoureuse de Nishino mais ce n'était pas une raison pour que lui soit obligé de m'aimer en retour. Je le savais, il n'empêche, le fait qu'il ne m'aime pas avec la même intensité que moi était dur à supporter. Et comme je souffrais, mon sentiment gonflait jour après jour.

Une fois, Nishino a téléphoné un jour où mon mari se trouvait à la maison. Celui-ci m'a tendu le combiné sans un mot. Au moment où je m'en emparais, il a dit doucement : « C'est quelqu'un de la compagnie d'assurances. » Je me suis retrouvée en train de murmurer des petits mots brefs, oui, non, euh, entendu, tandis qu'à l'autre bout du fil, la voix qui contrefaisait celle d'un agent d'assurances disait : « J'ai envie de te prendre dans mes bras, là, tout de suite ! » Je tendais l'oreille pour saisir la voix de Nishino au-delà de ce ton formel, tout en songeant que je ne l'aimais peut-être pas pour de bon.

A côté de moi, mon mari parcourait discrètement des documents. Il savait peut-être tout, comme il pouvait ne pas avoir le moindre soupçon. Tout au long des trois années qu'a duré notre liaison, jusqu'à l'éloignement progressif de Nishino, l'espacement des coups de téléphone et la suspension de nos

rencontres, mon mari n'a jamais posé la moindre question.

Les yeux fixés sur sa nuque soignée, je me contentais de répéter sans fin oui, euh, en effet. Au bout de quelques minutes, Nishino a brusquement raccroché. C'était toujours lui qui coupait la communication. Je n'aimais peut-être pas cet homme, mais indéniablement j'étais éprise de lui.

Il arrivait parfois que j'aie retrouvé Nishino en emmenant Minami. C'était lui qui insistait pour que j'amène la fillette avec moi.

« Tant qu'à avoir un enfant, c'est mieux que ce soit une fille », disait-il souvent. Nishino n'était pas marié. Il devait avoir dépassé la quarantaine à ce moment-là. Il avait sept ans de plus que mon mari, mais on ne décelait pas chez lui la moindre trace de ce calme un peu froid qui émanait de ce dernier. S'il donnait l'impression de ne jamais pouvoir se couler dans le moule de la société, il était compétent dans son travail, et je me souviens de l'étonnement qui avait été le mien lorsqu'il m'avait donné sa carte de visite, car j'avais pu me rendre compte qu'il occupait un poste élevé.

Nishino apportait toujours des petits cadeaux à Minami. « Ouvre ! » disait-il. Elle défaisait le paquet en silence. Ses doigts effilés dénouaient le ruban rouge, le papier crépitait.

Un mince porte-pinceau incrusté de nacre. Un chien presse-papiers. Une brioche fourrée couverte d'amandes émincées. Un orgue miniature qui tenait dans la paume de la main. Sans changer d'expression, Minami considérait tous ces cadeaux, et elle s'inclinait. « Je vous remercie », prononçait-elle d'une voix fluette.

Dès le début, Minami n'avait posé aucune question sur Nishino. Elle se contentait de me suivre en me donnant la main et son ombre silencieuse m'accompagnait au rendez-vous. Craignais-je seulement que Minami ne parle de Nishino à son père ? N'espérais-je pas plutôt vaguement qu'elle se laisse entraîner à tout raconter ?

Quand je venais au rendez-vous avec Minami, Nishino ne m'enlaçait pas. Au lieu de ça, il nous entraînait à la terrasse d'un restaurant, et avant que la petite n'ouvre la bouche, il commandait une crème glacée à la fraise, ainsi qu'un café pour lui et pour moi. Quand ce n'était pas la saison, il choisissait un parfait à la banane.

« Il ne faut pas dire *une crème glacée au chocolat*, il faut prononcer *une crème glacéée*, en allongeant », affirmait-il tout en passant la commande. Minami hochait vaguement la tête. Moi aussi, je m'inclinais de façon ambiguë. En même temps, nous échangeions un regard. Elle avait le blanc des yeux bleuté, les prunelles d'un noir profond. Tandis qu'elle gardait ses yeux ronds fixés sur moi, je haussais légèrement les sourcils, et elle m'imitait en esquissant un sourire.

Minami ne finissait jamais sa crème glacée. Pourtant, Nishino prenait toujours pour elle la même chose, à la fraise ou à la banane. « Pour Minami, une crème glacée, n'est-ce pas ? » disait-il d'une voix un peu plus haut perchée que d'ordinaire, tout en épiait la fillette qui gardait la tête baissée.

En sortant du restaurant, invariablement, nous faisons tous les trois ensemble un aller et retour sur le chemin qui longe le parc. Puis nous allions jusqu'à la gare et nous nous séparions devant le contrôle. C'était Nishino qui achetait nos billets. Il nous

mettait à chacune un billet dans la main, un billet normal pour moi, un billet enfant pour Minami.

Quand je me retournais, il se tenait devant le contrôle et agitait la main dans notre direction en souriant. Minami ne se retournait jamais, elle marchait tout droit vers l'escalier. Cela n'empêchait pas Nishino d'agiter la main à son intention. Il agitait la main pour nous deux, pour l'intervalle qui était entre elle et moi.

C'est au printemps de l'année de ses quinze ans que Minami a dit : « Dis, maman, monsieur Nishino était un homme plein de mystère, tu ne trouves pas ? »

La dernière fois que nous nous étions vus, Nishino et moi, c'était en hiver. L'année où Minami a eu dix ans, je l'ai quitté. A ce moment-là, je n'avais pas expliqué à ma fille les raisons pour lesquelles nous avions cessé de nous voir, et elle ne m'avait plus jamais parlé de lui.

Cela me rappelle qu'à force de venir avec moi quand j'allais retrouver Nishino, Minami avait fini par pouvoir rire aux éclats en sa présence. Quand elle s'apercevait que je la regardais rire, elle s'arrêtait d'un air gêné. Puis elle émettait quelques petits éternuements.

Quand Minami a atteint sa quinzième année, il ne m'arrivait presque plus jamais de penser à Nishino. Lorsque ce nom de *Nishino* a brusquement franchi ses lèvres, au printemps de cette année-là, mon cœur s'est mis à retentir de toutes sortes d'échos. C'était comme si, pour la première fois depuis longtemps, une pointe perçait l'intérieur de mon être, qui se dégonflait soudain comme un ballon.

« Monsieur Nishino et toi, vous étiez amants, n'est-ce pas ? » a demandé Minami en me regardant droit dans les yeux.

On ne comprend plus quand on se met à réfléchir. Même du temps où je le fréquentais régulièrement, je n'analysais pas la nature de nos relations. Etions-nous amoureux l'un de l'autre ? Est-ce que je l'aimais ? Un homme du nom de Nishino avait-il vraiment existé ? Je ne savais plus.

Minami a murmuré doucement, comme si elle fredonnait : « Quand il me disait *ma petite Minami*, c'était comme si j'avais la paume de la main toute poissée de peinture. Impossible de faire disparaître la trace malgré tous mes efforts ! »

L'année précédente, Minami avait commencé à grandir. Les bras, les jambes, ses membres s'allongeaient à n'en plus finir. De nouvelles cellules affluaient à l'intérieur de son corps. La croissance est un phénomène d'une grande violence, j'allais jusqu'à m'imaginer que les cellules dont elle était constituée s'étaient transformées en quelques jours.

« Après qu'on s'était quittés, je me sentais mal à l'aise un certain temps, parce qu'il me restait comme une marque indélébile de sa présence.

— Sa présence ?

— Quelque chose d'aigre-doux, un je-ne-sais-quoi de nostalgique...

— Minami, si on allait manger une crème glacée ? Il y a si longtemps ! » J'avais imité la façon de parler de Nishino, en allongeant le *é*, et Minami a ri.

« Je me demande si... enfin, tu crois qu'il va bien, monsieur Nishino ?

— Oui, sûrement.

— Le chien presse-papiers, si tu savais comme ça m'avait fait plaisir ! »

Même après notre rupture, Minami n'avait jamais cessé de se servir de cet objet en argent que Nishino lui avait offert et dont elle prenait grand soin. Elle l'avait baptisé Koro, et il lui arrivait même de temps à autre de l'astiquer.

« Les brioches fourrées recouvertes d'amandes émincées étaient délicieuses aussi ! »

Nishino savait choisir avec finesse ce qu'il offrait. Une fois seulement, il m'avait fait un cadeau. C'était un petit grelot en argent. Quand je l'avais mis dans ma main, il avait tinté avec un son clair.

Surtout, Natsumi, porte-le toujours sur toi ! avait recommandé Nishino en riant. Comme ça, je pourrai savoir où tu es. Et ça t'avancera à quoi ? avais-je dû demander. Si tu me trouves, tu t'enfuiras ? Comme la souris qui avait tenté d'accrocher un grelot au cou du chat ? Mais non, tu n'y es pas. Je t'attraperai, Natsumi, et tu ne pourras pas t'enfuir, je saurai toujours où tu es, de telle sorte que tu ne pourras pas m'échapper.

Les paroles de Nishino m'avaient fait légèrement rougir.

La fois suivante, j'avais attaché le grelot à une chaînette que j'avais passée à mon poignet. Tout le temps que Nishino m'avait tenue dans ses bras, le grelot avait doucement tinté. Je ne te lâcherai pas, avait dit Nishino.

Où avait-il bien pu passer, ce grelot ? Me souvenant de la façon dont Nishino m'étreignait, j'ai eu un instant de nostalgie, mais décidément, j'étais incapable de me souvenir de quelle manière j'étais amoureuse de lui.

« Tu sais, Minami, Nishino racontait qu'il voulait te donner un rendez-vous quand tu serais grande... ai-je dit.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? s'est écriée Minami presque en même temps.

— Eh oui, c'était un homme comme ça, tu vois.

— C'était un sale type, si ça se trouve...

— Mais non, tout simplement du genre qui veut qu'on le gâte et qu'on le chouchoute, sûrement !

— Ridicule ! »

Mais le ton de Minami était tendre. Bien qu'elle n'en eût sans doute pas conscience, elle avait une attitude câline.

« Tu es amoureuse en ce moment ?

— Non, je n'ai personne », a répondu Minami machinalement en se levant. Le visage fermé, elle s'est dirigée à grands pas vers l'escalier qu'elle a monté en sautant les marches, et elle a claqué la porte de sa chambre.

Avec quels yeux Minami voyait-elle Nishino à cette époque ? De son corps qui montait l'escalier émanait l'odeur douceâtre particulière à l'adolescence. Pour la première fois depuis longtemps, j'ai eu envie d'entendre de nouveau la voix de Nishino. D'une autre manière que quand elle avait sept ans, ma fille de quinze ans m'a profondément énervée, car à cause d'elle je me retrouvais plongée dans un état dont j'avais perdu le souvenir.

Minami a eu vingt-cinq ans.

Apparemment, elle est tombée amoureuse plusieurs fois. Mais elle ne disait jamais rien. Tout comme elle faisait des pliages en silence quand elle était petite, elle aimait en silence, en silence son amour s'éteignait.

Une quinzaine d'années avaient passé depuis que j'avais quitté Nishino. Ce n'est qu'après tout ce temps que j'en étais venue à pouvoir me souvenir nettement de lui.

Tout particulièrement ces derniers temps, sa voix, son physique, les mots qu'il prononçait me revenaient fréquemment en mémoire. Comme quelqu'un qu'on a à côté de soi. C'était si fréquent que j'avais fini par me dire qu'il n'était plus de ce monde.

Je me souviens que Nishino disait à tout propos : « Quand je mourrai... » Il prenait alors une voix attendrissante. Je m'étonnais de temps à autre lorsque je prenais conscience que Minami avait à présent l'âge que j'avais, enfin presque, à l'époque où je le fréquentais.

Il arrivait à Nishino de déclarer : « Pour dire la vérité, je voudrais me marier ! »

Quand je répliquais : « Je ne vois pas ce qui t'en empêche », il me demandait : « Natsumi, tu veux bien m'épouser ? »

Je savais qu'il n'était pas sérieux, et je me contentais à chaque fois de secouer la tête.

« Tu me déçois. C'est pas marrant ! » disait-il d'un ton gai, et j'avais un pincement au cœur. Je faisais semblant de ne rien savoir, mais à l'époque où nous nous sommes connus, Nishino était toujours entouré de plusieurs ombres féminines. C'est ce qui lui permettait d'avoir la cruauté de me parler de mariage.

« Ecoute, Natsumi, quand je mourrai, j'irai près de toi, avait-il dit une fois.

— Quoi ?

— Au moment de mourir, je voudrais que tu sois près de moi, à mes derniers instants.

— Tu dois dire la même chose à toutes les autres, non ? » avais-je répliqué avec légèreté, mais Nishino, sans quitter son air grave, avait répondu : « Ne crois surtout pas ça ! »

« Maman, il y a quelqu'un dans le jardin ! » a dit Minami en m'appelant.

C'était vendredi aujourd'hui, mais elle était à la maison depuis le matin car elle avait pris un congé. Il lui arrivait de ne pas aller travailler, sans m'en donner la raison. Qu'est-ce que tu as ? Mais elle s'est contentée de sourire en silence.

J'eus l'intuition que c'était Nishino.

Je venais de mettre à cuire un potiron et la cuisine était envahie d'une odeur sucrée. Le vieux frigidaire faisait du bruit.

Moi, debout devant l'évier, j'ai dit : « Minami, va voir ! »

J'ai entendu le glissement de la porte coulissante qui ouvre sur le jardin. Au bout d'un moment, le *clac clac* des sandales de bois qui foulaient les dalles a retenti. Bientôt, le silence est revenu. Le vent a fait bruire les herbes.

Puis, tout s'est tu.

« Maman, viens ! »

En même temps que me parvenait la voix de Minami, le frigidaire s'est mis de nouveau à ronronner.

« Non, je ne viens pas », ai-je répondu lentement de la fenêtre de la cuisine.

J'ai regardé dans le jardin à travers le grillage qui protégeait la fenêtre.

Une silhouette était assise au milieu des herbes touffues.